

NOTES DE LECTURE (*THÉÂTRES DU MONDE* N° 24 / 2014)

Maurice ABITEBOUL, *Traces* (Aix-en-Provence, Les Éditions Persée, 2011, 67 pp. + 5 dessins de Julien Lenzi).

En dehors de ses travaux universitaires, essentiellement consacrés à Shakespeare, Maurice Abiteboul s'est essayé au roman, à la nouvelle, au théâtre et à la poésie, comme sa bibliographie le montre.

Dans cette plaquette recueillant quelques poèmes écrits entre 1956 et 2011, comme autant de jalons d'une vie, nous suivons Maurice Abiteboul depuis ses jeunes années en Algérie, à Aix-en-Provence et à Nice, ses années d'enseignement à Abbeville et à Arras (1960-1968), puis à l'Université d'Avignon (1968-1999) et son long séjour à Morières-lès-Avignon, jusqu'à son active retraite poursuivie depuis peu à Teyran, petite commune de l'Hérault. Il aborde le thème de « La vie buissonnière », de l'amour (« Pour que tu ressuscites », « Pour un hiver qui s'effiloche »), de la relativité des choses (« Quand auront disparu... »), de l'oubli (« Voici le temps des nuits et des paresse », « Le silence »), du souvenir (« La vieille toile cirée »), de la nostalgie (« Plus jamais nous n'irons en Espagne », « Mon temps n'est pas le vôtre », « Traces »), du moment dont il faut savoir profiter à temps (« Plus soif », « Pour un hiver qui s'effiloche »), de l'acceptation de l'inéluctable (« Tout est bien (un post-scriptum) »), car, dans sa profession de foi, Maurice Abiteboul montre que la vie, course « périlleuse » mais « si exaltante » (p. 53) au cours de laquelle nombre d'êtres humains abandonnent la lutte, vaut la peine d'être vécue jusqu'à ce « virage avant la dernière ligne droite » (p. 54). Comme dans *Encore un virage avant la dernière ligne droite* (L'Harmattan, 2009), Maurice Abiteboul, agnostique, ne trahit aucune angoisse métaphysique. Pour lui, il suffit de laisser des « traces » de son existence (p. 43) et la poésie est là pour lui venir en aide. Il rejoint, par certains côtés, le poète latin Horace (*Odes*, livre III : « *exegi monumentum aere perennius* »). En effet, la poésie, forme particulière de l'écriture, est « perfection négatrice du néant », « dépassement silencieux de l'oubli » (p. 61). Pour lui, en ce siècle matérialiste et technique, « il est grand besoin aujourd'hui, il est grand temps de poésie » (p. 36). Pour lui,

« Le poète est le jardinier d'un siècle aride et dur
il est le forgeron du verbe
il ne caresse pas les mots
il les cloue » (« À défaut de silence », p. 25)

Notons, pour terminer cette analyse succincte, la beauté du rythme de certains poèmes (« Cet oiseau déjà ciel »), la condensation de la pensée en de belles images (« Le long silence durait », « virgules de l'espoir »), les répétitions qui tour à tour frappent l'esprit pour mieux faire passer un message d'espoir (« Il suffirait »), ou se révèlent lancinantes sous forme d'anaphores (« Plus soif », « Une journée parfaite », « Encore des heures », « Pour l'offrande de chaque jour », « Encore un virage »), les raccourcis saisissants (« Une volonté solaire »), les allitérations heureuses (« où va la vie qui va ? » dans « Coulevre-quadrillage », p. 38), les assonances délicates rehaussées par une parataxe (« des senteurs des couleurs des rumeurs » dans « Une journée parfaite », p. 47), les alliances de mots remarquables (« toute absence est présente » dans « Une volonté solaire », p. 39), et enfin les allusions littéraires discrètes à F. Scott Fitzgerald (p. 14), à Shakespeare (p. 50), et à Ponge (p. 55).

Jean-Pierre MOUCHON

Maurice ABITEBOUL, *L'Esprit de la comédie shakespearienne* (Paris, L'Harmattan, 2013, 436 pp.).

Dans cet ouvrage considérable, absolument remarquable en tout point, l'auteur se propose de dégager dans le *corpus* des comédies de Shakespeare « une qualité essentielle qui les caractérise toutes » et qui peut être ainsi définie comme leur esprit.

Sa méthodologie consiste à ranger ces comédies sous quatre rubriques: comédies couleur farce (*La Comédie des erreurs, La Mégère apprivoisée, Les Joyeuses Commères de Windsor*), comédies romanesques et festives (ou « comédies du bonheur » (*Peines d'amour perdues, Les Deux Gentilshommes de Vérone, Le Songe d'une nuit d'été, Le Marchand de Venise, Beaucoup de bruit pour rien, Comme il vous plaira, La Nuit des Rois*), comédies dramatiques (ou « problématiques ») (*Troïlus et Cressida, Mesure pour mesure, Tout est bien qui finit bien*), drames romanesques (ou « fantaisies dramatiques ») (*Cymbelin, Périclès, Le Conte d'hiver, La Tempête*).

Ces comédies se réclament de trois courants : une tradition populaire remontant au Moyen Âge, une tradition savante entretenue par les Universités et les Écoles de Droit, et une tradition issue de l'euphuisme caractérisé par un style fleuri, le raffinement des manières et la délicatesse des sentiments. Le thème de l'amour y apparaît comme majeur car, à travers la complexité de son expression et de ses subtilités, il conduit les personnages « jusqu'au bout de leurs passions, jusqu'au bout de leur présence en scène ». L'auteur s'efforce de montrer que la quête du bonheur, de la joie innocente de vivre (l'« *harmless mirth* » de Thomas Heywood, p. 227) est la grande affaire de la comédie shakespearienne. Les personnages se meuvent dans un décor souvent romantique, en Italie (*Les Deux Gentilshommes de Vérone, Le Marchand de Venise, Tout est bien qui finit bien, Beaucoup de bruit pour rien, La Mégère apprivoisée*) ou en Bohême (*Le Conte d'hiver*), parfois imaginaire (*La Nuit des Rois, Comme il vous plaira, La Tempête*) ou loin de la réalité (Athènes dans *Le Songe d'une nuit d'été* ; Éphèse dans *La Comédie des erreurs*). Mais l'action peut se passer dans bien d'autres villes ou régions comme le Roussillon, Paris, Marseille, avec une incursion à Florence (*Tout est bien qui finit bien*), Windsor (*Les Joyeuses Commères de Windsor*), le royaume de Navarre (*Peines d'amour perdues*) ou encore l'Illyrie, avec son « monde vert » et ses amours innocentes (*La Nuit des Rois*). Ces décors permettent à Shakespeare de créer un environnement serein, où poésie et musique règnent en maîtresses absolues, et de proposer des cadres parfaits à l'« atmosphère de liberté et de joie que recèlent ces comédies du bonheur, qu'il s'agisse du recours à des éléments relevant du merveilleux (*Le Songe d'une nuit d'été*) ou du fantastique (*La Tempête*) » (p. 379).

Dans ces comédies, qui dégagent une atmosphère festive et heureuse, on trouve deux catégories de personnages : les bienveillants et les malveillants. Cependant, il arrive que certains « méchants » finissent parfois par bénéficier, de la part de certains personnages particulièrement bienveillants, d'un moment d'« indifférence passive » qui fait que l'on remet à plus tard (pour ne pas gâcher l'heure exquise de la fête !) le châtement qui leur est dû (Don John dans *Beaucoup de bruit pour rien*), voire que l'on manifeste une certaine forme de commisération ou peut-être de pitié à leur égard (Malvolio dans *La Nuit des Rois*). Mais leur conversion demeure pour le moins problématique, espérée certes mais rarement obtenue quand il s'agit de « noirs *villains* ».

Au milieu de nobles italiens, d'Anglo-saxons rustres et humbles, de bouffons grotesques ou facétieux qui détendent l'atmosphère tout en sachant donner des leçons, de personnages vantards ou irresponsables (Falstaff, Parolles, Lucio), se détachent les personnages féminins qui jouent un rôle éminent et auxquels Maurice Abiteboul avait déjà consacré un ouvrage englobant les tragédies (*Dames de cœur et femmes de tête : la femme dans le théâtre de Shakespeare*, Paris, L'Harmattan, 2008). Ces femmes des comédies de Shakespeare sont d'une grande variété. Il faut lire les analyses pénétrantes que Maurice Abiteboul leur réserve pour s'en convaincre. Avec elles, « nous avons affaire [...] à Ève éternelle, femme élisabéthaine aussi bien que femme de notre modernité, femme d'un temps et femme de tous les temps ». Avec elles, on comprend fort bien que « l'intrigue amoureuse, articulée sur dérobadés et consentements, promesses et refus, réticences et doux abandons, s'accompagne généralement de ces péripéties et aventures qui conduisent les amoureux à se trouver un moment séparés, voire en situation de quasi hostilité [...] pour mieux se retrouver en fin de compte, dans un esprit de concorde, de réconciliation et d'harmonie ». C'est que les protagonistes, d'abord « précipités dans l'ardeur de leurs émotions et plongés dans le tumulte de leurs passions et la confusion de leurs

sentiments », sont ensuite livrés à l'esprit de la fête qui, en les libérant de leurs tourments amoureux, « les conduit à prendre un certain recul par rapport à eux-mêmes ».

Ainsi la comédie shakespearienne est tout à la fois une comédie romanesque et festive. Elle est marquée d'une part par la quête du bonheur dans un monde soumis aux caprices de la Fortune, et, d'autre part, par la quête d'une sagesse qui recherche toujours le juste milieu en toutes choses, car les extrêmes sont haïssables. Elle exprime un certain regret du passé, d'un âge d'or, comme le célèbre « *et in Arcadia ego!* » qui servira plus tard d'épigraphe au célèbre tableau de Poussin (*Les Bergers d'Arcadie*). Elle invite à profiter du moment présent, dès lors que la vie de l'homme ne dure pas plus longtemps que la vie d'une fleur. Dans la « *discordia mundi* », elle donne une leçon de tolérance, en montrant qu'il faut accepter l'autre pour ce qu'il est, lui « offrir la chance d'exprimer son point de vue, quitte à le combattre par des arguments qui pourront paraître plus convaincants que les siens ». Elle trace le chemin d'un véritable humanisme ; rejette égoïsmes, faux-semblants, fausses valeurs et préjugés. Elle invite « à cesser d'être *solitaires* pour tenter de devenir *solidaires* ». Grâce à son extrême plasticité, à son perpétuel mouvement, elle permet de vaincre les forces aveugles du hasard et de procéder à un changement de lieux comme de situations, de comportements comme d'humeurs. Elle croit à une volonté providentielle toute-puissante « qui régit le monde, règle les conduites, force les conversions et suscite les métamorphoses ». Malgré une douce mélancolie qui succède parfois aux grandes joies, elle reflète la joie de vivre, l'aspiration à l'amour et à la liberté, la plénitude spirituelle et la sérénité. Finalement, il se dégage de cette comédie « une leçon de mesure, d'équilibre et de sagesse » dont nous pouvons tirer un profit considérable.

Les analyses pénétrantes de Maurice Abiteboul sont illustrées par des citations en anglais, accompagnées de leur traduction. Ces traductions sont généralement tirées des *Œuvres complètes* de Shakespeare publiées chez Robert Laffont entre 1995 et 2002, sous la direction de Michel Grivelet et Gilles Montsarrat. Dans les autres cas, elles sont de l'auteur lui-même. Une importante bibliographie de trente-cinq pages figure à la fin de l'ouvrage, avant la table des matières.

En conclusion nous dirons que cet énorme travail, parfaitement dominé, sur *L'Esprit de la comédie shakespearienne*, toujours bien écrit, jamais fastidieux, nous apporte des éclairages différents fort intéressants sur chaque pièce examinée et nous fournit, en guise de conclusion, une fine analyse de la philosophie de Shakespeare faite de raison et de sensibilité, d'ordre et de désordre, de rigueur et de liberté, d'esprit critique et d'émotions spontanées.

Jean-Pierre MOUCHON